

qu'il est embrasé. On n'en connaît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pièces qui sont tourmentées ont plus d'épaisseur et de saillie d'un côté que de l'autre, aussitôt le fort emporte le faible; elles fléchissent de ce côté, et la pièce est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui font plus de saillie et courent plus de risque de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matière dont on fait les supports puisse se retraire aussi, mais encore que sa retraite ne soit ni plus ni moins grande que celle de la pièce qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu et susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que péche essentiellement la porcelaine de Sèvres, dont la pâte est d'ailleurs fort chère, et qui en consomme souvent plus en supports qu'il n'en entre dans la pièce de porcelaine même. La nécessité de ce moyen dispendieux entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même temps que la porcelaine, qui est obligée d'aller deux fois au four. La porcelaine de la Chine et

celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, et se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de temps, de soins et de feu.

Malgré la solidité, malgré le bon marché des porcelaines de la Chine, l'Europe n'en demande maintenant que peu; et il ne faut pas s'en étonner. Les superbes vases de pure ostentation ne dépérissent pas. On les voit passer du cabinet d'un curieux dans le cabinet d'un curieux, du palais d'un grand dans le palais d'un grand, de la maison d'un riche dans la maison d'un riche. Ils s'y sont accumulés depuis trois siècles, et ce serait les avilir que de les multiplier encore. Quoique les pièces d'un usage ordinaire qui sortent de nos ateliers soient beaucoup plus chères que celles qui sont portées d'Asie, elles sont assez généralement préférées par les gens aisés, parce qu'ils les ordonnent telles qu'ils les veulent, ou qu'ils ont la facilité de choisir dans des magasins bien assortis les formes, les dessins, les couleurs qui leur plaisent davantage. Pour la multitude, la perfection acquise par la faïence et par d'autres poteries l'ont fait renoncer sans regret au peu qu'elle consommait de cette production étrangère. Cette indifférence ne s'est pas étendue jusqu'au vernis.

Le vernis est une résine particulière qui dé-

péens achè-
tent des ver-
nis et du pa-
pier à la
Chine.
Digression
sur les arts
de cet em-
pire.

coule d'un arbre nommé au Japon *sitz-dsiu*, et *tsi-chu* à la Chine. Il est peu rameux et de la hauteur du saule. Son écorce est blanchâtre et raboteuse, son bois cassant et rempli de moelle. Ses feuilles, disposées alternativement sur l'extrémité des rameaux, ressemblent à celles du frêne, et laissent échapper de leur aisselle des grappes de fleurs qui sont mâles sur un individu, et femelles sur un autre. Les premières ont un calice à cinq divisions, cinq pétales, et autant d'étamines. On trouve dans les secondes, au lieu d'étamines, un pistil couronné de trois styles, qui devient un fruit jaunâtre, gros comme un pois, légèrement comprimé sur les côtés, et rempli d'un noyau osseux. Cet arbre vient fort bien de graine, mais on préfère de le multiplier de marcotte. Pour cet effet, on choisit en automne les branches dont on veut faire de nouveaux plants. Leur base est entourée d'une boule de terre détrempée, contenue avec de la filasse jusqu'au temps des gelées, et entretenue fraîche par des arrosements. Au printemps, lorsque la branche a poussé des racines dans cette terre, on la scie au-dessous de la boule, et on la transplante.

Cet arbre ne croît que dans quelques provinces tempérées de la Chine et du Japon. Il prospère dans tous les terrains et dans toutes les expositions; mais son produit n'est pas égal partout en quantité et en qualité. Sa culture exige peu de soin. Il suffit de remuer la terre à son pied, et

d'y rassembler quelques feuilles mortes. Le tronc de celui qui croît sans culture dans les montagnes a quelquefois un pied de diamètre. Il est beaucoup moindre dans les arbres cultivés qui ne durent que dix ans; ce qu'il faut attribuer aux incisions faites à leur écorce pour en tirer le vernis. Cette liqueur laiteuse, contenue dans toutes les parties de l'arbre, découle par les entailles sous la forme d'une poix liquide. Exposée à l'air, elle prend une couleur roussâtre qui se change bientôt en un noir brillant. Des coquilles placées à chaque fente reçoivent la liqueur, qui est ensuite versée dans de plus grands vases. Le vernis frais exhale une vapeur dangereuse. Il est des moyens connus et pratiqués pour se garantir de cette malignité.

La récolte du vernis se fait en été, et se répète jusqu'à trois fois dans la même saison sur le même arbre; mais le premier qui découle est le meilleur. Lorsque l'arbre paraît épuisé, on coupe son tronc, et la racine pousse de nouveaux rejetons propres à donner du vernis au bout de trois ans.

Siam, Camboge, le Tonquin, peut-être quelques autres contrées orientales, produisent un vernis grossier qui ne devrait être employé qu'à enduire les ustensiles les plus communs, mais que les Chinois mêlent quelquefois avec le leur et avec celui qu'ils tirent du Japon, l'un et l'autre très-supérieurs. Les deux derniers n'exigent pas beaucoup de préparation. Il suffit de les passer à

travers un linge pour en séparer les matières étrangères. On en fait encore évaporer au soleil l'eau surabondante, et on ajoute au vernis du fiel de porc pour lui donner du corps.

Le vrai vernis s'emploie de deux manières. Dans la première, l'on frotte le bois d'une huile particulière aux Chinois; et dès qu'elle est sèche, on applique le vernis. Sa transparence est telle, que les veines du bois paraissent peintes, si l'on ne met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre manière est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une espèce de carton: ce fond, uni et solide, reçoit successivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais ni trop liquide; et c'est à saisir le juste milieu que consiste principalement le mérite de l'artiste.

De quelque manière que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que très-difficilement, et l'humidité n'y pénètre presque jamais. Il ne faut même qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisserait rien à désirer, si de mauvais dessins ne le dépareraient généralement.

Les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne sauraient être trop légères. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être plus considérable entre la dernière couche et le moment où l'on commence à polir, à peindre et à dorer. Pour tous ces travaux un été suffit à peine à Nankin, dont les ateliers fournissent la cour et les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vite. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages, qu'ils les veulent assortis à leurs idées, et qu'ils ne donnent que peu de temps pour les exécuter, tout se fait avec précipitation. L'artiste, forcé de renoncer au bon, borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue.

Les Chinois écrivaient originairement avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois qui, réunies, formaient des volumes. Dans la suite, ils tracèrent leurs caractères sur des pièces de soie ou de toile, auxquelles on donnait la longueur et la largeur dont on avait besoin. Enfin le secret du papier fut trouvé il y a, dit-on, seize siècles.

Le papier de la Chine est de deux sortes. Celui dont on s'y sert pour l'écriture et pour l'impression est fabriqué avec des chiffons de coton et de chanvre, par des procédés assez semblables à ceux qui sont en usage dans les manufactures de l'Europe. Il est comparable, et à quelques égards

supérieur à celui dont nous nous servons. Sa finesse et sa transparence ont fait imaginer qu'il était composé de soie. Mais ceux qui ont donné cours à cette opinion ignoraient que la soie, quoique réduite en très-petites molécules, ne se mêle pas à l'eau, et ne peut jamais devenir une étoffe solide sur les formes.

Dans le papier de la seconde espèce sont employées les écorces intérieures du mûrier, de l'orme, du cotonnier, et surtout du bambou. Après avoir été pourries dans des eaux bourbeuses avec de la chaux, ces matières sont hachées, blanchies à la rosée et au soleil, triturées dans des mortiers, et réduites dans des chaudières en une pâte fluide. Cette pâte, étendue sur des formes faites avec de petites baguettes de rotin passées à la filière, donne ces feuilles de papier qui ont quelquefois douze pieds de long, quatre de large, et qui servent généralement de tapisserie aux maisons chinoises. Quelquefois elles sont destinées pour l'écriture ou pour l'impression; mais il faut alors les faire passer à une dissolution d'alun; et encore après cette préparation ne peut-on écrire ou imprimer que sur l'une des deux faces.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne l'humidité, et que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravents. Les figures tracées sur ces papiers offrent des grâces dans les attitudes et dans

les ajustemens; mais quoiqu'on y voie des têtes dont le trait a quelque chose d'agréable, cependant elles ne sont point correctement dessinées; les yeux, dans une tête de face, sont fréquemment présentés sous l'aspect qu'ils auraient dans des têtes de profil; et les mains sont toujours pitoyablement rendues. De plus, on n'y voit point d'ombres, et les objets sont comme éclairés de tous les côtés. Ils ne portent pas même d'ombre sur le terrain, et sont en quelque sorte diaphanes. Aussi peut-on dire que les Chinois n'ont point du tout l'art de la peinture; car il n'y a point de peinture où il n'y a ni arrondissement, ni demi-teintes, ni ombres, ni reflets. Ce sont tout au plus de légères enluminures. Dans leurs dessins on aperçoit bien quelque idée de la diminution perspective et du fuyant des objets, mais on n'y voit rien qui fasse présumer qu'ils aient quelque connaissance de la perspective démontrée géométriquement.

Comme ces connaissances théoriques sont moins nécessaires dans la sculpture, celle des Chinois a fait de plus grands progrès. On trouve dans beaucoup de leurs figures à tête mobile des détails d'une nature vraie, et exécutés avec beaucoup de soin, mais cependant sans goût dans le travail, et servilement rendus, comme parmi nous à la renaissance des arts. Ces artistes ne savent point voir la nature par ses beautés, ce qui doit venir de ce qu'ils n'étudient point le nu, et qu'ils

ne se permettent pas d'aller plus loin que leurs prédécesseurs.

Cependant il est possible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conserver à leurs vases les formes les plus simples et les premières trouvées. Ce sont en effet les plus analogues à ce genre de sculpture. Elles sont les plus convenables à la nécessité de supporter un feu violent sans se déformer. Leurs formes, le plus souvent droites ou avec des sinuosités très-coulantes, paraissent plus propres à soutenir l'effet de la cuisson. Notre surabondance de génie, et le désir de produire toujours du nouveau, nous engageant à tenter toutes sortes de courbes, et souvent des choses en l'air qui ont de la peine à réussir, et qui, rendues irrégulières par l'action du feu, produisent beaucoup de défauts et font perdre beaucoup de pièces. Il faut espérer que le temps, l'expérience et le défaut de succès dans beaucoup de tentatives, ramèneront dans cet art la simplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre le papier, d'abord en Angleterre, et depuis dans le reste de l'Europe, celui de la Chine est moins recherché. Il n'en est pas ainsi de ses soies et de ses soieries.

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la soie à une des femmes de l'empereur Hoang-ti. Ces princesses se firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, et de

LXIV.
Les Euro-
péens achè-
tent de la
soie à la Chi-
ne. En quoi

mettre leurs produits en œuvre. On assure même qu'il y avait dans l'intérieur du palais un terrain destiné à la culture des mûriers. Les impératrices, suivies des dames les plus distinguées de leur cour, se rendaient en cérémonie dans le verger, et y cueillaient elles-mêmes les feuilles de quelques branches qu'on abaissait à leur portée. Une politique si bien entendue encouragea tellement cette branche d'industrie, que bientôt la nation, qui jusqu'alors n'avait été couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de temps, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plusieurs hommes éclairés, de quelques membres même du gouvernement, qui n'avaient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entière s'instruisit dans leur théorie de tout ce qui pouvait y avoir rapport.

Cette découverte passa aux Indes et en Perse, où elle ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome, jusqu'à la fin du troisième siècle, n'aurait pas donné une livre d'or pour une livre de soie. La Grèce ayant adopté cette industrie cinq cents ans après, les soieries se répandirent un peu davantage, mais sans devenir communes. Ce fut encore une magnificence propre aux souverains. Roger, roi de Sicile, appela enfin d'Athènes des ouvriers en soie, et la culture des mûriers s'étendit de cette île au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avan-

elle diffère
de la nôtre.